

LE VIEUX BERGER

Enroulé, empêtré dans ses pensées, comme autrefois dans sa vaste houpelande de laine, le vieux berger sent de plus en plus vaciller sa mémoire. Tout s'embrouille dans sa tête. Et pourtant, lui qui n'a jamais su ni lire ni écrire, on le consultait, là-bas, au pays, quand il était gamin et que l'on se remémorait des faits déjà anciens sur lesquels on n'était plus tout à fait d'accord.

“D'mande donc à Jeannot, y s'rappelle bien, lui”, disait-on.

Et souvent il remettait les gens sur la voie.

Oh ! Il n'était pas bavard. Il n'aurait pas osé, lui, gamin de l'Assistance Publique placé chez les “maîtres”. Aux repas, il était au bout de la table et toujours dernier servi ; il se contentait d'observer et d'écouter... Au demeurant, la patronne était bienveillante ; elle s'assurait qu'il ne soit pas frustré, ni victime des blagues de mauvais goût du “grand-valet”.

À part cela, il fallait satisfaire au mieux les exigences des “maîtres”, exigences légitimes, pensait-il, puisqu'il était payé... (oh, certes, pas cher, mais on lui avait ouvert un livret à la Caisse d'Épargne).

Pour le reste, il était nourri et logé (avec ses bêtes, naturellement). Il n'en demandait pas plus.

Arrivé, un soir de novembre, dans la vaste ferme champenoise, sa vie devait s'écouler pendant des années, rythmée par les saisons, entre la ferme et l'immense plaine crayeuse - qui

s'appelait alors Champagne Pouilleuse - en la seule compagnie de ses moutons et de son chien.

En hiver, lorsqu'il était balayé par les vents du nord qui déferlaient du plateau ardennais, le site était glacial, torride en été quand la blancheur du sol réverbérait l'implacable lumière du jour que ne pouvaient adoucir de rares bosquets émergeant ici ou là. En fin de journée seulement, lorsque s'allongeait leur ombre parcimonieuse, alors la terre, les bêtes, les gens pouvaient un peu respirer.

Ces années-là semblent gravées dans sa mémoire comme dans le plus pur granit.

Plus tard, il dû changer de région. Que s'était-il passé ? Il n'en savait plus rien. Il se souvient seulement qu'il vécut alors en haute montagne, l'été dans les alpages, l'hiver, redescendant au village avec son troupeau, sous le regard amusé des gens qui semblaient n'avoir rien d'autre à faire.

Il fabriquait alors des jouets en bois pour le compte d'un artisan qui avait été à même d'apprécier son habileté en la matière.

L'atelier d'une part, la fromagerie et les soins aux bêtes d'autre part, avaient tellement rempli ses journées qu'aucun autre souvenir de cette longue période ne surnage en lui.

Et voici que, brutalement, un jour... (il avait pris de l'âge, assurément) se produisit un hiatus dans son existence.

On lui a dit qu'il était malade. La tuberculose. Pourtant, il avait vécu à la montagne, au grand air. Il paraît que c'est sain... Bah ! Comprenez qui pourra. Toujours est-il qu'on lui fit comprendre que

le temps était venu pour lui de se reposer. On lui conseilla de descendre plus bas, dans le sud, là où le soleil réchauffe les vieilles douleurs et revigore les poumons fatigués.

. Il avait des économies et peu de besoin. Il fut orienté vers une maison - un foyer qu'ils ont dit - construite au flanc des Alpilles, afin qu'il ne perde pas contact avec la nature...

. Et maintenant, il est là.

. Depuis combien de temps partage-t-il la vie des autres résidants ?

. Combien sont-ils ? Cela ne le préoccupe pas. Son esprit est étrangement vacant...

. Au fait, quel âge peut-il bien avoir ? Il ne sait pas. Il ne sait plus. Et qu'importe après tout puisqu'il ne peut plus rien faire.

. De même que son cerveau, sa vue s'est obscurcie. La lumière lui fait mal et il recherche la pénombre.

. Au demeurant, il se plaît dans la grande bâtisse caressée, en été par des senteurs de lavande et de romarin qui lui font chaud au cœur.

. Toujours ponctuel aux repas et aux réunions auxquelles on le convie parfois, toujours discret - trop peut-être ? - il est estimé et respecté de tous.

. Mais il est seul.

. Il sent autour de lui, en lui, comme un grand vide. Il a comme l'impression de flotter dans un monde qu'il ne reconnaît pas. Le temps lui échappe.

. En le voyant marcher à petits pas, son regard bleu, délavé,

grand ouvert sur le vide, les autres, le personnel, hochent la tête, pensifs. Il est là, au milieu d'eux, mais on le sent absent, ailleurs... où ?

Certains murmurent le nom bizarre d'une maladie qu'il ne comprend pas, qu'il ne connaît pas. Lui, il ne se sent pas mal, il ne souffre de nulle part. Il est seulement perdu, égaré dans l'espace et dans le temps.

Or, on approchait de Noël. Déjà la grande maison bruissait d'une activité inusitée. Dans le vestibule d'entrée, on avait érigé un grand sapin arraché à sa montagne et qui exhalait encore un parfum de résine, de soleil, d'espace... que le vieux berger humait avec nostalgie. Entre déracinés, on se comprend si bien.

Aux branches sombres du conifère étaient accrochées des guirlandes scintillantes, clinquantes. Le père Jean (ainsi l'appelaient-on, car c'était son vrai prénom) ne pouvait guère les distinguer de ses yeux las, et c'était mieux pour lui. La vue du bel arbre, si droit, mais soumis, soutenant cette pacotille en un geste dérisoire de ses grands bras plus habitués aux girandoles de givre ou à l'épais duvet neigeux, lui eut sans doute causé de la peine.

La salle où se tenaient les repas était, elle aussi, ornée de guirlandes semblables que l'on ressortait chaque année des cartons.

Le personnel s'activait joyeusement à cette tâche, sous le regard amusé des pensionnaires.

- Alors, père Jean, dit une jeune femme vive et enjouée qui passait près du vieil homme, cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

L'interpelé tourne vers elle un regard vide qu'il reporte

aussitôt ailleurs, comme pour interroger l'espace. Puis il fait "non" de la tête, toujours absent.

- Allons, faites un petit effort : les sabots dans la cheminée, les cadeaux...

- Non... non... je ne vois pas. (Sans doute n'avait-il jamais connu cela).

...le sapin, la crèche, Noël... ! Voyons, c'est bientôt Noël !

- Noël ? répète le vieux, comme en écho. Noël... Ah oui, je me souviens, j'y étais ! Autour de lui, des regards étonnés s'échangent.

Oui, continue la voix cassée qui s'anime, je me souviens... Que c'était beau ! Une clarté dans le ciel comme je n'en ai jamais vu en pleine nuit. Et ces voix, la voix des anges qui chantaient des choses si belles.

Et puis... et puis...

Il semble reprendre vie soudain. C'est comme une déchirure dans le brouillard compact où il se débattait.

...et puis... Ah ! Je vois... la grotte... la crèche... dans le fond, il y avait un bœuf et, serré contre lui, un âne, un petit âne gris.

Et, sur le devant, ils étaient là, tous les trois, si touchants.

Marie, si douce, si jeune, si tendre. Joseph, attentif, prévenant, si discret.

Et LUI, le bambino comme on dit par ici, si petit, enveloppé dans ses langes et couché sur la paille dorée.

Je n'ai jamais vu de bébé aussi joli que lui.

Et nous sommes arrivés, nous, les bergers et personne ne nous a repoussés, personne ne nous a dit que nous sentions mauvais.

Nos brebis, curieuses, s'approchaient pour flairer ce petit d'homme, cependant que les agneaux étaient portés, soit sur les épaules, soit dans les bras.

Les parents nous contemplaient avec tellement de douceur, de patience, de tendresse, et sans manifester nulle crainte pour leur tout petit.

Non, vraiment, je n'ai jamais rien vu d'aussi touchant.

Parfois, je me demande si je n'ai pas rêvé. Mais le bonheur, soudain, m'inonde et je sais, oui, je sais que c'est vrai ! J'y étais !

Ainsi soliloquait le vieux berger et personne ne songeait à l'interrompre. De quel droit briser ce joli rêve qui l'aidait à vivre, cette lumière intérieure qui pour lui compensait les ombres de la cécité qui l'investissaient ?

Il avait été décidé, cette année-là, au village, que l'on ferait une crèche vivante. On avait repéré, dans l'église, un renforcement bien à l'abri des courants d'air. C'est là que serait commémoré l'Évènement.

Restait à trouver les personnages. Choix épineux.

Pour le rôle de Marie, quelqu'un suggéra : la Louissette ! Son bébé vient tout juste d'avoir trois semaines. Ce sera parfait pour un nouveau-né.

- Ah non ! protesta vivement une voix de femme. La Louissette, elle a fauté ! On ne sait même pas qui est le père !

- Et alors ! rétorqua le curé en toisant ceux qui étaient là. Qui d'entre vous n'a jamais fauté ?

Les nez se baissèrent. On entendit quelques murmures : "Quand

même, c'est un peu fort". Mais personne n'osa s'opposer à ce choix qui, au fond, en arrangeait plus d'un.

Pour Joseph, un brave garçon du pays que tout le monde estimait pour sa gentillesse et sa serviabilité accepta de jouer le rôle.

Restait le berger, car un seul suffirait, l'endroit étant trop exigü.

On ne chercha pas bien longtemps. Une voix dit :

- Et pourquoi qu'on ne prendrait pas le père Jean, du foyer des anciens ?

- Ah, mais, c'est vrai ! s'exclamèrent tous les autres. Nous avons un authentique berger sous la main, et nous n'y pensions pas.

Adjugé !

On n'eut aucun mal à convaincre le père Jean, encore tout ému d'avoir évoqué, du fond de sa nuit, l'Avènement de l'année zéro.

Et c'est ainsi que, le soir du vingt-quatre décembre, l'église du village s'avéra bien petite pour contenir tous ceux qui, d'ici ou d'ailleurs, se pressaient entre ses murs. On fit des prouesses, des concessions, chacun se sentant un cœur élargi, enclin au partage en l'occurrence, pour que tous, fidèles et curieux, puissent trouver place.

Des enfants, des jeunes, proposant spontanément leur place, s'assirent par terre. Monsieur le Maire, gêné, protesta mollement, au nom de la sécurité, que ce n'était pas très régulier et qu'en cas d'accident... ?

Monsieur le Curé le rassura avec une belle conviction :

- Ne craignez rien, Monsieur le Maire, je prends tout sur moi. En une si belle nuit, le Bon Dieu ne peut pas nous jouer ce tour-là.

